

amplement et avec plus d'intelligence, de façon à en bien saisir l'ensemble et la suite des idées.

Etudions davantage notre langue et les langues vivantes, qui nous sont non-seulement utiles, mais indispensables. Faisons de la géographie et de l'histoire au point de vue pratique et à la lumière des faits modernes. Donnons plus de temps aux chiffres réels, sans nous perdre inutilement dans les mathématiques spéculatives, où la mémoire supplante l'intelligence.

Etudions, sans y mêler un sentiment d'horreur, les constitutions modernes, les idées nouvelles, pour en tirer des conclusions pratiques et des règles de vie plus applicables que les vieilles notions qui ont décidément fait leur temps.

Cela ne veut pas dire que nous devons supprimer l'étude de l'antiquité ; au contraire, c'est un champ fertile, dans lequel nous pouvons encore glaner bien des fruits précieux. Mais n'en faisons pas l'objet exclusif de nos recherches et de notre travail. Connaissions les anciens, mais vivons dans le présent. Là est tout le secret.

LE REVENANT.

La mère dont je vais vous parler demeurait
A Blois ; je l'ai connue en un temps plus prospère ;
Et sa maison touchait à celle de mon père.
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.
Elle eut un fils ; ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie ;
Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial ; et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre,
Pauvre mère ! et ses yeux resplendissaient dans l'ombre
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
Dès l'aube, elle chantait, ravie et toute fière.

Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant, et l'appelait
Ange, trésor, amour, et mille folles choses.
Oh ! comme elle baisait ses beaux petits pieds roses !
Comme elle leur parlait ! L'enfant, charmant et nu,
Riait, et, par ses mains sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche.

Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche,
Il grandit. Pour l'enfant, grandir, c'est chanceler.
Il se mit à marcher, il se mit à parler.
Il eut trois ans ; doux âge, où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : mon fils ! — et reprenait :
— Voyez comme il est grand ! Il apprend ; il connaît
Ses lettres. C'est un diable ! Il veut que je l'habille
En homme ; il ne veut plus de ses robes de fille.
C'est déjà très méchant, ces petits hommes-là !
C'est égal, il lit bien ; il ira loin ; il a
De l'esprit ; je lui fais épeler l'évangile. —
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse, et, mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, — nous avons tous de ces dates funèbres ! —

Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge. O noire maladie !
De l'air par qui l'on vit sinistre perfidie !
Qui n'a vu se débattre, hélas ! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants ?
Ils luttent ; l'ombre emplît lentement leurs yeux d'ange,
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange
Et si mystérieux, qu'il semble qu'on entend,
Dans leur poitrine où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqure,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur
Et le prit. — Une mère, un père, la douleur,
Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles,
Oh ! la parole expire où commence le cri ;
Silence aux mots humains !

La mère au cœur meurtri,

Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur
Et regardant toujours le même angle du mur.
Elle ne mangeait pas, sa vie était sa fièvre ;
Elle ne répondait à personne ; sa lèvre
Tremblait ; on l'entendait avec un morne effroi,
Qui disait à voix basse à quelqu'un : Rends-le-moi !
Et le médecin dit au père : — Il faut distraire
Ce cœur triste, et donner à l'enfant mort un frère. —
Le temps passa, les jours, les semaines, les mois.

Elle se sentit mère une seconde fois.

Devant le berceau froid de son ange éphémère,
Se rappelant l'accent dont il disait : — ma mère, —
Elle songeait, muette, assise sur son lit.
Le jour où, tout à coup, dans son flanc tressaillit
L'être inconnu promis à notre aube mortelle,
Elle pâlit. — Quel est cet étranger ? dit-elle ;
Puis elle cria, sombre et tombant à genoux :
— Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux !
O mon doux endormi, toi que la terre glace,
Tu dirais : On m'oublie ; un autre a pris ma place ;
Ma mère l'aime, et rit ; elle le trouve beau,
Elle l'embrasse, et, moi, je suis dans mon tombeau.
Non, non ! —

Ainsi pleurait cette douleur profonde.

Le jour vint ; elle mit un autre enfant au monde,
Et le père joyeux cria : C'est un garçon.
Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
La mère restait morne, et la pâle accouchée,
Sur l'ancien souvenir tout entière penchée,
Rêvait ; on lui porta l'enfant sur un coussin ;
Elle se laissa faire et lui donna le sein ;
Et tout à coup, pendant que, farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : Cet ange en son sépulcre est seul !
— O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue !
Elle entendit, avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : C'est moi. Ne le dis pas.

VICTOR HUGO.